Au moment où certains Français discutent encore de la justification d'une constitution européenne, un Alsacien ne se permet plus de se poser la question ; sa famille a changé six fois de nationalité depuis le Saint Empire Romain Germanique jusqu'à nos jours ; la France, sous Louis XIV en 1649, la Prusse en 1870, la France en 1918, le Reich hitlérien en 1940, la France en 1945.

Il est donc grand temps pour moi d'écrire mes souvenirs, ceux d'un malheureux «MALGRÉ NOUS» qui a changé en cinq ans cinq fois d'uniformes. N'étant pas adepte de la prédestination janséniste, je crois, peut-être à tort, avoir utilisé tous les moyens possibles pour me soustraire à l'effort de guerre que les nazis avaient cru pouvoir exiger des provinces annexées.

Contrairement à beaucoup de mes camarades d'infortune, je n'ai pas pataugé ou très peu dans la toundra russe, sous la neige et dans le froid, ni subi les affres qu'ont endurés ceux qui furent prisonniers dans les célèbres camps russes, comme celui de Tambow ; grâce à mon statut d'étudiant en médecine, mon

parcours de «MALGRÉ NOUS» est, comme vous le verrez dans ce court récit, curieux, étonnant et parfois insolite.

Voici mon histoire…

En haut: les trois Joseph Remy,
mon grand-père, mon père et moi…
En bas: moi et encore moi…

I . ENFANCE et ADOLESCENCE

Dès mon jeune âge, dans quelque circonstance que ce fut, j'ai essayé d'infléchir le cours des événements en vue d'une survie ou d'un déroulement aussi satisfaisant que possible de mon destin ; ma devise était et est «ne jamais subir mais toujours infléchir le cours de mon destin». Mon premier souvenir remonte à l'âge de trois ans ; mes parents étaient partis en voiture - une Renault à capot plongeant - pour rendre visite à une cousine. Ma mère, assise à l'arrière, me tenait entre ses genoux ; debout je regardais par la fenêtre et j'ai vu arriver droit sur moi une voiture venant de la gauche ; j'ai eu le réflexe de me laisser tomber sur le plancher de la voiture et de mettre les mains en arrière pour me protéger la tête, j'en sortis avec une égratignure alors que ma mère avait le nez cassé et porta pendant plus d'un an un appareil orthopédique pour le redresser.

CERNAY

Avançant en âge, j'allais à l'école communale de la petite ville de Cernay où l'instituteur de la IIIe République, sérieux et compétent, nous apprenait a écrire sur une ardoise. Étant gaucher, réprimandé trois jours de

suite, je fus convoqué par le directeur d'école qui habitait au premier étage de l'établissement scolaire : il ouvrit un gros livre avec de très belles gravures et me montra la Joconde en me disant : «Cette peinture de Mona Lisa, appelée la Joconde, est le tableau le plus précieux du monde ; il a été peint par Léonard de Vinci qui peignait de la main gauche mais écrivait habituellement de la main droite ; il n'utilisait la main gauche que lorsqu'il ne voulait pas être facilement lu. Demain, tu utiliseras la main droite pour écrire et la main gauche pour dessiner, tu seras notre Léonard de Vinci.». Depuis lors, j'écris de la main droite, je dessine de la main gauche et je remercie ce maître d'école d'avoir su avec intelligence redresser un de ses élèves récalcitrants ; il m'arrive parfois d'écrire en miroir de la main gauche pour montrer que mes deux mains obéissent, pour la coordination des mouvements aux mêmes circonvolutions cérébrales et cérébelleuses. Camarade de classe de mon père, cet instituteur tenait l'orgue de l'église malgré ses opinions laïques et utilisait sa voix grave pour chanter à Noël le «Minuit, chrétiens…» d'Adam qui, pour moi, reste un souvenir sonore, inoubliable de ma petite enfance et dont les notes, encore maintenant, me font venir les larmes aux yeux… Cet instituteur s'appelait Louis Scherrer ; séparée de lui, son ex-épouse eut un fils, Jean-Pierre, qui devint moine trappiste dans l'abbaye de Notre-Dame-des-neiges en Ardèche, près de St-Laurent-les-bains ; c'est dans cette abbaye que Charles de Foucault se fit moine vers 1888… Mon ami Jean-Pierre s'occupait de la récolte du vin, de sa

mise en bouteille et de sa vente ; mon Père lui avait fait plusieurs visites… vers 1962, si ma mémoire est bonne.

Avec mon frère, je vivais confiné dans nos murs, maison et jardin et n'avais que peu de contact avec l'extérieur. La maison, reconstruite en 1922 sur une ruine de 1914-18, conçue par un architecte qui bâtissait des mairies, était vaste mais malcommode ; l'entrée était à colonnes de grès rouge et supportait un balcon donnant dans le salon ; le hall d'entrée servait de salle d'attente pour l'étude notariale ; à droite un grand bureau pour mon père, à gauche, celui des clercs: un premier clerc, un second et le caissier ; cette pièce donnait sur le bureau des dactylos et du coursier ; l'étude était séparée de la maison d'habitation par une grande porte vitrée qui donnait sur l'escalier et la chambre de mon grand-père paternel à droite ainsi que sur son atelier de peinture-comme son fils, il peignait à l'huile.

L'escalier donnait sur le vaste palier du premier étage avec accès à la cuisine, la grande salle à manger, où trônait un piano «Erhardt» et le salon avec le piano à queue

«Bernstein» que Papa avait offert à Maman pour leur dix ans de mariage ; un petit couloir menait à la petite salle à manger, à la grande véranda et enfin à la chambre de mes parents, contiguë à une salle de bain ; un autre escalier montait au second étage en longeant un mur, couvert d'une panoplie d'armes blanches: sabre, épée, armures, casques et fusils anciens, hérités de mon grand père maternel, Paul Klein.

Ce second étage comprenait deux chambres pour le personnel, une chambre pour les enfants et un atelier de peinture pour nos parents : un chevalet pour les croûtes de mon père et un autre pour les papiers peints à l'aquarelle de ma mère ; au fond de cette pièce, une commode à trois tiroirs contenant les ingrédients pour peintres, tubes de couleurs, huile, essence de térébenthine etc... Et un troisième piano d'étude «Stegmuller». Une porte-fenêtre ouvrait sur un balcon en rotonde à colonne en grès rouge avec vue sur les Vosges, le vieil Armand et sur l'hôtel d'Alsace, la pâtisserie et le bureau de tabac, le tout appartenant à mon père.

La pâtisserie était occupée par un ménage et leur grande fille Hélène qui faisait souvent office de baby-sitter ; pour nous amadouer, elle apportait des sucreries: avec mon frère, nous l'avions appelée «Zuckerlène!», terme alsacien pouvant se traduire par «petite Hélène sucrée».

C'est elle, qui alerta mon père de l'incendie qu'à l'âge de quatre ans, j'avais provoqué en jetant des allumettes dans le panier à papier de l'atelier de mes parents ; la

commode, pleine de tubes de couleur à huile et de flacons de térébenthine n'attendait qu'une étincelle pour s'enflammer. Courageux, mon père - il était lieutenant des pompiers! - sortit la commode sur le balcon et éteignit l'incendie avec l'extincteur toujours de faction, au rez-de-chaussée. Mon père, me menaçant de sa cravache de cavalier, finit par me donner une bonne fessée... Que j'avais bien méritée...

Notre domaine était le grand jardin ; il se composait de deux parties ; le potager fait de quatre carrés, bordés de buis au centre desquels trônait une rotonde avec un massif de cannas ; sa limite externe était surélevée, bordée par un petit mur de 50cm à 1m de haut, au delà duquel trônaient les plantes vivaces: pivoines odorantes, pivoines arbustes, cytises, altheas, forsythias, rhododendrons et notre angélique parfumée, transformée par ma mère en fruit confit et utilisée larga manu en pâtisserie, spécialement dans la frangipane des galettes des rois ; les allées étaient recouvertes de gravillons rouges ; plus loin, s'étendait le jardin d'agrément fait de nombreuses allées, d'une roseraie, de massif de fleurs, de rhododendrons et de deux gloriettes en bois, et il était planté de plus de 20 essences d'arbres différentes: chênes rouges d'Amérique, érables lacinés, abies concolor[1], cèdres et un liquidambar qui illuminait en automne tout le haut du parc par ces couleurs d'un rouge-cuivré étincelant. Ces arbres furent abattus, lorsque mon père dut vendre cette partie du terrain, en

1 Sapin bleu.

1945, pour réparer les dommages de guerre, subis par la maison.

Au fond, à gauche, s'étalait le terrain de tennis à revêtement goudronné.

Bordant à l'est ce jardin, s'étendaient soixante ares de vignes ; c'était la bibliothèque de mon grand père, avec plus de 25 espèces de raisins parmi lesquelles des raisins de table, adossés au mur méridional qui nous séparait de la tuilerie voisine ; notre raisin de prédilection était un succulent «muscat fleurs d'orange» dont je n'ai jamais pu retrouver l'identique...

Devant cette vigne, se trouvait l'étable avec la petite bergerie, le poulailler et le pigeonnier, occupé par des pigeons-paons de couleur blanc immaculé qui faisaient la roue sur le rebord de fenêtre de la véranda ; tout à coté, près de la maison, un chenil avec trois chiens : un chien d'arrêt «pointer», un chien courant et un fox-terrier. Toute la propriété faisait une surface d'un hectare et demi ; à coté de la maison, une buanderie qui, en octobre était occupée par un pressoir et tous les ustensiles nécessaires à la vendange : égreneuse, rouleau, paniers, hotte, etc... La dernière vendange à laquelle j'ai assisté, eut lieu en septembre-octobre 1942 ; le vin nouveau était descendu dans la cave, occupée par une série de tonneaux et des clayettes pour ranger les bouteilles. L'alambic dont se servait mon père, bouilleur de crus de père en fils, pour distiller les fruits de sa propriété agricole de Wattwiller était installé dans la ferme et fonctionnait en octobre chaque

année ; les alcools blancs, issus de ce droit étaient la mirabelle, le kirsch, la quetsche, le sureau et, bien sûr, la framboise sauvage. Mon frère, héritier de ce droit, l'a perdu par faute d'usage vers 1975 ; il continue gaillardement à distiller les agrumes qu'il récolte dans sa propriété de l'île d'Elbe!!! Mais c'est en Italie !!!

NIEDERBRONN

J'ai donc passé mon adolescence dans cette propriété de Cernay, dans la ferme, dans la chasse de Wattwiller et dans la maison de Niederbronn aux grandes vacances. Là bas, nous passions notre temps soit à faire des promenades dans les bois à la recherche de champignons, à la baignade dans l'étang de Hanau ou encore à visiter les nombreuses ruines des châteaux de la région que nos deux parents, ainsi que notre oncle Gaby, peignaient chacun dans son coin. Lorsque nous n'étions pas de sortie, j'allais flâner chez l'horloger qui tenait boutique en face de la maison ; je l'observais, penché sur les montres, la loupe monoculaire vissée sur son œil ; j'admirais sa dextérité à façonner un axe avec son minuscule tour, actionné par son pied, posé sur une pédale de machine à coudre ; car il ne possédait pas de moteur électrique ; parfois, je

m'aventurai jusqu'à la grande rue pour saluer le marchand de chaussures, Alphonse Levy, qui connaissait bien ma mère et qui était notre fournisseur attitré de chaussures Salamander. Aux vacances de Pâques, il m'offrait toujours du pain azyme couvert de miel de sapin. Je n'ai jamais su ce qu'il était advenu de lui pendant la guerre... Parti en Amérique auprès de sa fille ou victime de la Shoah ?

Et puis, je jouais avec les soldats de plomb que mon grand père avait laissé chez sa sœur... Ces soldats, à mon grand regret, ont été perdus en 1948 lors de la vente de la maison. Souvent, je me hasardais à flâner dans le grand hangar en bois situé dans la cour ; il servait de bûcher pour le bois, de séchoir pour le linge et accessoirement de garage pour la voiture ; mais là, se trouvait le fameux vélocipède à grande roue avant, de mon grand père et devant lequel je rêvais... de l'enfourcher un jour, quand je serai grand... assis sur la brouette de bois que l'on utilisait

pour transporter le linge jusqu'au lavoir, situé au fond du jardin, sur le bord de la rivière.

Dans cette cour, donnaient trois petites maisons, occupées par de très anciens locataires, parmi lesquels la veuve d'un pompier, mort «au feu» en service commandé ; elle avait un fils de mon âge, atteint d'une paralysie de la jambe droite, séquelle d'une poliomyélite, contractée à l'âge de cinq ans. Il portait une prothèse externe, faite d'une chaussure, armée de tiges de fer, reliée au genou par une armature de cuir. Souvent, nous jouions ensemble aux billes et j'étais toujours impressionné par le bruit métallique que faisait sa prothèse à chacun de ses mouvements ; chaque année, je perdais au jeu, les billes que ma tante m'offrait dans un sac en toile de jute ; il contenait 160 billes multicolores en terre cuite et 40 billes un peu plus grosses, en verre translucide, agrémentées de fils torsadés multicolores ; le perdant avait droit d' échanger dix billes en terre pour une en verre ; mes 40 belles billes passaient très rapidement dans le sac de mon partenaire de jeu, car il jouait merveilleusement bien et, lors des litiges, je n'avais pas le courage de me défendre quand j'entendais le cliquetis de sa jambe appareillée, témoin sonore de son infirmité.

Et puis, deux fois par semaine, j'accompagnais au jardin potager, Marie, la fidèle gouvernante de ma tante, qui, depuis l'âge de 18 ans, faisait la cuisine, les confitures et le ménage. Ce jardin potager qu'elle soignait avec

amour, était situé sur une colline de Niederbronn, non loin de la maison ; mais, pour y accéder, il fallait monter un long escalier de 82 marches, cheminant entre deux blocs de maisons ; au bout à droite,un petit sentier, long d'une cinquantaine de mètres, était bordé de petits jardins dont le dernier était le nôtre, fermé par un portail en fer forgé et un cadenas dont la clef pendait à l'anse du panier à provision. A droite de l'entrée, poussait chétif, un if, derrière lequel s'élevait une cabane en bois abritant les outils de jardinage ; couvert d'un toit à pente unique, il récoltait, dans un grand tonneau, l'eau de pluie que Marie distribuait avec parcimonie à ses plantations. Ce lopin de terre, de 15m sur 30m, en pente, était divisé dans sa longueur en deux, par une étroite allée ; à droite, le jardin potager avec les légumes: salades, tomates, poireaux, potirons et haricots ; à gauche, les petits fruits : groseilles rouges et blanches et leur cousines, les groseilles à maquereau, les cassis, les framboises et, au milieu de toutes ces douceurs acidulées, trônait un cerisier de Montmorency avec les fruits duquel Marie confectionnait avant tout, la seule friandise sucrée que se permettait d'absorber ma Tante, des cerises à l'eau de vie puis, seulement s'il en restait, de la confiture. Celle-ci était rapidement liquidée par la famille Remy, grands et petits.

Fin septembre, avait lieu la récolte des fruits du verger, situé sur une autre colline ; le champ était occupé de trois rangées de sept arbres fruitiers, chacune comprenant d'abord les fruits à noyaux : deux mirabelliers,

un prunier à quetsche, un cerisier ; puis des poiriers : «cuisse de madame», «beurrées grises» et une sorte de petites poires très sucrées que nous dégustions sans les peler, contrairement à l'adage «Pèle la poire à ton ami, pèle la pêche à ton ennemi». Puis, venaient les pommiers dont quelques noms me reviennent à l'esprit : «belle fleur», «gloria mundi», «sainte-germaine», «chantecler» que j'appelai «varicelle» parce qu'elle était parsemée de petites taches, comme ma figure lors de l'éruption de cette maladie, «reinette grise du Canada», «calville», «belle de Boscop» et bien sûr la «reine des reinettes» qui mûrira comme la «canada» sur les clayettes de la cave ; toutes les autres seront récoltées et descendues pour être pressées ; après soutirage par un homme du terroir, elles donneront un cidre savoureux, couleur ambre. Tout ce travail, mon frère et moi ne l'acceptions pas toujours avec joie... mais nous finissions par l'accomplir pour sacrifier aux rites.

À Cernay, des jouets, nous n'en avions pas beaucoup ; aux anniversaires, on nous donnait des vieux livres, anciens prix de nos tantes ou grands parents ; pour se divertir, nous avions le croquet pour lequel notre mère invitait un voisin ; celui-ci apportait son mécano dont il possédait toutes les boites et dont j'ai rêvé pendant toute mon enfance ; plus tard, les parties de croquet alternaient avec le tennis et la chasse aux paons. Nous voici, mon frère et moi, avec Maman sur le tennis,

au fond du parc ; on aperçoit la maison au second plan.

En 1930, je venais d'avoir huit ans, mon grand-père paternel Remy acheta pour son fils et ses petits fils un petit cheval arabe, blanc à taches noires, qu'il avait installé dans la grange, près du poulailler ; cette grange hébergeait également quelques moutons qu'il faisait paître dans un pré, situé non loin du jardin de l'autre côté de la rue St-Sébastien ; huit jours après son acquisition, le cheval se cassa une patte avant, en descendant un petit escalier en bois situé entre le potager et le jardin d'agrément ; il fut donc, à notre grand regret à tous, abattu… et non remplacé…!!! Malgré mes pleurs et mon chagrin. nous n'avons donc pas appris, mon frère et moi, à monter à cheval, comme l'aurait souhaité notre père, bon cavalier car ancien dragon!!! Pour nous consoler, mon grand-père, installa un couple de paons dont la roue fit l'admiration de nos amis, mais pas celui de nos voisins ; l'appel lancinant du mâle «Léon, Léon !!…» et leur goût immodéré pour les roses odorantes anglaises leur furent fatals… Ils finirent leurs jours au Zoo de Mulhouse.

En hiver, notre grande tante de Niederbronn venait passer trois mois avec Marie, sa gouvernante à Cernay ; nous étions alors six à table ; les quatre Remy, grand père et tante ; à la cuisine, ils étaient quatre : Marie, une nurse Suzanne, pour s'occuper des enfants, la cuisinière, Eugénie et son mari, Emile qui faisait fonction de jardinier et nous servait à table en gilet rayé, noir et jaune ou noir et rouge. La nurse en noir avec tablier et coiffe blancs ne

restera que deux ans ; après ma toilette, elle me faisait faire la prière avant de me mettre au lit ; un jour, après avoir embrassé mes parents et leurs invités, un couple, dont la femme était très décolletée, je lui avais expliqué en faisant mon signe de croix que son décolleté allait jusqu'au Fils... «au nom du Père et du Fils...»! Ce bon mot fit le tour de la famille... et des amis. Malheureusement Suzanne, atteinte d'une tuberculose nous quitta deux ans après et partit pour un sanatorium. Et moi, dans un préventorium, à Arosa en Suisse pour y soigner une primo-infection.

LE PRÉVENTORIUM

Je partageais ce sort et ma chambre avec Stehlin, le fils d'un industriel de Steinbach, petit village près de Cernay. Au bout de trois semaines, chacun de nous avions apprivoisé un écureuil gris qui nichait dans le sapin dont les branches frôlaient la fenêtre de notre chambre ; leur grignotage matinal nous distrayait et nous évitait de penser à notre lointaine famille. Le traitement consistait en un repos complet, le «bed rest», au grand air pur des alpes

suisses ; nous restions couchés sur une chaise-longue, emmitouflés dans une chaude couverture ; ce régime fut très bénéfique pour moi, beaucoup moins pour Henri, mon camarade de chambre ; sa toux s'accentua, puis il eut de la fièvre, des maux de tête et, une nuit, il se réveilla avec des nausées et des vomissements ; transféré dans un autre service pour examen complémentaire, il revint huit jours après dans notre chambre ; mais son état empira et, un soir, il m'appela pour de violents maux de tête, une raideur de la nuque et des vomissements ; j'appelai l'infirmière de garde ; elle me renvoya dans mon lit, tira le rideau qui séparait son alcôve du reste de la chambre, puis l'emmena, couché dans son lit ; je ne le revis plus. Le lendemain soir, j'aperçus furtivement ses parents dans un couloir et le surlendemain, j'eus la visite impromptue de ma mère qui venait contrôler l'état de son fils. J'eus droit à des examens et à une radiographie. C'est ainsi que je fis connaissance avec son mal dont je ne connus le nom que plus tard : méningite tuberculeuse ; je restai longtemps bouleversé par le sort de mon camarade et l'inégalité des êtres devant la maladie... J'étais censé avoir la même affection que lui... J'en avais oublié les écureuils ; les voir grignoter, seul accoudé à ma fenêtre, ne m'intéressait plus. Je ne sais pas si ce triste événement a motivé mon action, lorsqu'en 1946, je

dépistai en médecine préventive une miliaire tuberculeuse chez un polytechnicien ; hospitalisé le lendemain, il couvait une méningite, complication encore mortelle à cette époque, à moins d'être traitée par un nouvel antibiotique, la streptomycine. Ayant passé le concours des médecins des services antituberculeux sous l'égide du professeur Etienne Bernard de l'hôpital Laennec, je plaidai son cas auprès de ce grand spécialiste ; il me confia une boîte de vingt ampoules d'un gramme de ce médicament-miracle, qui n'était efficace qu'administré par ponction lombaire. Le malade fit partie de la statistique du Maître car il survécut à sa tuberculose méningée... Mais au prix de complications de l'oreille interne.

Après quatre mois de «Bed rest», aguerri au froid des Alpes suisses, je rentrai à la maison après avoir appris à tenir debout sur des patins à glace... Et avoir compris vaguement ce qu'était la mort... Cette séparation brutale d'un être cher ou d'un ami.

Voici le notariat, coté nord ↳.

Je repris l'école, rythmée

par les congés scolaires, eux-mêmes rythmés par les fêtes religieuses, scrupuleusement observées par la famille et notre entourage, à commencer par la Toussaint ; mon père remplissait la voiture de pots de fleurs, des chrysanthèmes, «fleur d'or» étymologiquement, pour les déposer sur les tombes de la famille: à Wattwiller, à Orschwir - patrie de ma grand-mère paternelle -, à Soultz, les Reymann, celle des Romazzotti et des Remy ; et mon père, tout seul, terminait par celle de Niederbronn, souvent en ramenant ma tante et sa gouvernante à Cernay pour les mois d'hiver ; puis venaient celle de Noël, précédée par la Saint-Nicolas, au cours de laquelle les enfants recevaient au petit matin, des gâteries telles que des pains d'épices et des bretzels. Pour Noël, dès l'âge de six ans, nous allions à la messe de minuit ; au retour, nous dégustions le fameux chocolat chaud confectionné par Marie, la gouvernante de Tante ; il était épais,mousseux et onctueux. Pendant cet intermède culinaire, nos parents terminaient les préparatifs de la distribution des cadeaux, au pied du sapin, et nous expliquaient que la coutume d'offrir des cadeaux de Noël rappelait les présents que les rois mages avaient offerts à l'enfant Jésus, l'enfant roi: l'or, l'encens et la myrrhe ; nous nous réunissions autour de l'arbre et chantions, accompagnés au piano par tante ou par maman, les chants de Noël classiques: «Mon beau sapin», «Il est né le divin enfant», et, surtout, le «Stille Nacht» en allemand, dont les paroles sont moins niaises que leur traduction française «Douce nuit», traduction qui n'existait pas encore à cette époque... Après

les agapes, très mesurées, de fin d'année, nous reprenions la classe jusqu'au Mardi-gras... suivi du «mercredi des cendres», à la veille du jeûne pascal. Ce jour-là, nous allions à l'église recevoir les cendres sur le front et entendre ce rappel de notre humanité «Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris» à savoir «Souviens-toi, homme, que tu es poussière et qu'en poussière, tu retourneras.»

Après ce rite, rapidement abandonné, sauf chez les Jésuites à Metz, nous entrions dans le Carême et son jeûne qui consistait à éviter de manger de la viande et la remplacer deux fois par semaine par du poisson... et souvent par la brandade de morue... le mardi et le vendredi... Ce rite s'interrompait aux Rameaux, où les enfants allaient à la messe en portant au bout d'un bâton des rameaux de buis ou de laurier d'où pendaient des gâteaux secs, ou mieux des petites et des grandes bretzels, dont la forme en anneaux se prêtait plus facilement à la décoration des branches végétales.

Puis, c'étaient les vacances de Pâques, avec la quête des œufs dans le jardin et enfin celles de Pentecôte pour laquelle Maman confectionnait des meringues en forme de flammes, parfumées à l'orange, au citron, ou parsemées de petits copeaux d'angélique confite (angélique de notre jardin).

L'année se terminait par les grandes vacances du 15 juillet au 1er octobre, entrecoupées par la fête du 15 août, fêtes des «Marie», de la gouvernante de Tante et de

la St-Louis, fête de notre Mère ; voilà donc esquissé, le déroulement d'une année scolaire ; peut être serez-vous étonnés du peu de description de jeux, de frasques, de bêtises faites avec mon frère ; nous avions quatre ans de différence d'âge, ce qui est beaucoup dans l'adolescence puis nous fûmes séparés durant l'année ; lui externe et moi interne à Belfort, puis à Metz ; et enfin séparés au début de la guerre, moi à Dax puis à Fribourg, lui à Mulhouse... Et enfin l'incorporation.

LA PIETÀ DES REYMANN

Vers 1928, si mes souvenirs sont exacts, j'avais six ans, mon grand-père Remy vendit la maison d'Orschwihr, héritée de sa femme, née Reymann, fille de viticulteur. Leur maison aurait été celle que le peintre Matthias Grünewald, auteur du célèbre retable d'Issenheim, occupait lorsqu'il séjournait à Orschwihr pour profiter des couleurs de la carrière, située dans la localité. Cette rumeur circulait dans la famille et n'est pas prouvée !!! Beaucoup de maisons se targuaient d'avoir logé cette illustre figure d'Alsace.

Orschwihr

A cette occasion, mon père m'emmena avec lui ; la maison était grande et cossue ; elle ouvrait sur la rue par un grand porche au-dessus duquel trônait, depuis le dix-huitième siècle, une pietà en bois sculptée ; juchée à cinq mètres de haut, mon père ne put la récupérer qu'en me mettant sur ses épaules ; je la plaçais dans mes bras et la serrai très fort pour lui éviter une chute ; cette pietà était donc sacrée pour moi ; malheureusement, ma belle-sœur me la demanda à la mort de mon père, prétextant qu'avant de fermer les yeux, il l'avait attribuée à José, son fils ; je pense qu'il s'agissait de moi et non de mon neveu ; je n'ai pas eu le courage de me défendre. J'espère que la statue n'aboutira pas, devenue sans utilité et sans intérêt, dans les mains d'un antiquaire. Ce

fut, pour moi, une très grande déception et il ne se passe pas une semaine, sans que je ne rêve de me voir juché sur les épaules de Papa pour sauver cette statue, unique souvenir de ma grand-mère, que je n'ai pas connue, car elle avait succombé à une affection cardiaque, peu après la naissance de mon Père.

SÉJOUR-ÉCLAIR AU CHÂTEAU DE LA MORLIÈRE

Survint, quelques années plus tard un événement d'importance capitale pour moi ; mon grand-père Remy fut invité à Angers, par la chambre d'agriculture, à l'occasion d'une promotion du vin blanc d'Anjou, ce fameux vin doux des coteaux du Layon ; il proposa à mes parents de m'emmener avec lui pour me déposer chez mes grand-parents Klein que nous ne connaissions pas ; ma grand-mère Klein ayant rompu avec sa fille en raison de son mariage avec un Alsacien… n'avait jamais vu ses petits-fils!!! Après quelques réticences, ma mère accepta et nous voilà partis, tous les deux pour Angers ; à Paris, nous fumes récupérés par la marraine de mon frère, cousine Suzanne Böhler ; puis, arrivés à Angers, nous fumes pris en charge par un organisateur des festivités qui nous conduisit à St-Denis d'Anjou, dans le château de la Molière, où séjournaient mes grands parents Klein.

Nous fumes très chaleureusement reçus par mon grand-père, heureux de connaître, enfin, un de

ses petits-fils ; en revanche, ma grand-mère fut polie mais très froide ; elle me conduisit dans ma chambre (rayon lumineux sur la photo ci-contre) et fit un emploi du temps strict : mon grand-père Remy, étonné de l'accueil froid et distant, repartit avec notre chauffeur, prétextant de ses obligations, à l'égard de ses hôtes angevins. Je fis donc connaissance avec mon grand-père, médecin, qui m'impressionnait avec sa barbe et son savoir…

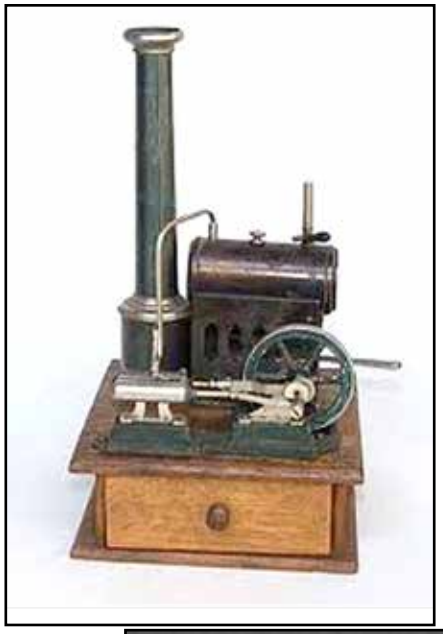
Il était pour moi le héros alsacien, abandonnant famille et biens en Alsace, pour suivre sa femme, s'engager dans l'armée française en 1914 avec ses deux fils et changer de nom ; il s'appelait «Le Seigneur» ; le savant médecin, le collectionneur de timbres et de coléoptères, le violoniste, tout m'avait subjugué ; malgré son affection cardiaque, il m'emmenait dans le parc, au bord de la Sarthe, pour me parler de son métier...

Je percevais confusément qu'il regrettait amèrement qu'aucun de ses fils n'ait suivi cette voie… Je l'entends encore me dire: «C'est le métier le plus exaltant». Un soir, malgré sa fatigue et les recommandations de sa femme, il sortit son violon et joua pour moi l'aria de la suite en ré de Bach et le cygne de Saint-Saëns… Longtemps, dans mon

lit de la grande chambre que m'avait octroyée «généreusement» ma grand-mère, j'entendis les notes de son violon… et sentis, sur mes joues, les caresses rudes de sa barbe… J'avais, en revanche, totalement oublié le baiser froid et solennel que m'avait donné ma grand-mère sur le front ; la semaine passa très vite, trop vite pour moi ; plus le temps passait, plus je mettais mon aïeul sur un piédestal… J'aurais voulu que ces vacances se prolongent… pour mieux connaître cet homme et obtenir de ma grand-mère, un soupçon de tendresse... grand-maternelle!!! Comme souvenir de mon grand-père, il ne me reste que son violon d'étude et son portrait en

poilu, fait par Clément Vautel. Les douze tableaux de coléoptères, que j'avais suspendus aux murs de ma chambre à Cernay, ont été en partie détruits par un obus ; ceux qui survécurent ont été donnés à un musée ; quant à la lanterne dite magique avec laquelle il projetait ses photos, ses trucages et ses images en relief, elle a été abandonnée comme son bicycle par mon frère lorsqu'il vendit la ferme ; je n'ai jamais pu les récupérer ; ce fut pour moi, une très grande déception ; j'en ai fait mon deuil ; mais il ne se passe pas de semaine, sans que, dans mes rêves, je ne repasse les photos dont je me souviens:

elles étaient rangées et étiquetées dans une quinzaine de boites en bois, fermées par un couvercle à glissière. Ni que je ne fasse fonctionner sa petite machine à vapeur «Falck» que nous faisions tourner, mon frère et moi, avec des morceaux de «méta», sorte d'alcool méthylique solidifié.



Comme prévu, mon grand-père paternel vint me chercher six jours plus tard, avec la même voiture - une belle et grande «Hotchkiss» ; j'embrassais avec effusion mon grand-père qui,

la larme à l'œil, me fit promettre de revenir ; je quittais ma grand-mère poliment… Elle tendit la main à mon autre grand père… et me dit d'embrasser ma mère pour elle!!!

C'est ainsi que je fis connaissance avec mes grands-parents, qui, tous deux moururent à huit jours d'intervalle, 18 mois plus tard. Ma grand-mère fut enterrée à St-Denis d'Anjou, dans le caveau de famille des Bahuet-Navau que j'entretiens régulièrement, et mon grand-père dans la tombe de ses parents, à Niederbronn-les-bains, dans le Bas-Rhin.

C'est avec émotion, que je revins dans la Sarthe, quinze ans plus tard, en avril 1946, avec les parents de Pierre Cordier ; je saluais le fermier qui se souvenait de m'avoir hissé sur «Cartouche», le vieux cheval de ma grand-mère, et de m'avoir montré Coco, son caniche empaillé au pied du grand escalier intérieur du château. (voici Coco dans les bras de ma mère et Cartouche tenu par le fermier)

Après cette escapade angevine, revenons en Alsace où je délaissai l'école de Cernay pour rejoindre le collège de Thann et y faire ma neuvième et ma huitième ; mais il existait dans cette institution un courant de compétition entre Thann, la ville intellectuelle, et Cernay, la ville industrielle naissante ; aussi les Cernéens étaient-ils exécrés des Thannois ; cet état d'esprit se réveillait particulièrement pendant les récréations et je me réfugiais souvent

chez Mme Müller, la concierge du collège, qui m'avait pris en pension pour le repas de midi et qui m'aimait bien ; elle me donnait à Noël un grand gâteau de «Berewecke» qu'elle réussissait à merveille et dont elle gardait le secret. N'étant pas suffisamment solide, je me faisais tabasser souvent et copieusement, ce qui incita mes parents à me mettre en pension à Belfort, dans l'institution Sainte-Marie, tenue par les Maristes.

A LA CROISÉE DES CHEMINS… 7ÈME OU 8ÈME… LA FUGUE !

Le directeur, après avoir vu mes notes du collège de Thann, décida de me faire redoubler la huitième.

Ayant estimé avoir fait une honorable huitième, je pris la résolution de ne pas apprendre de leçons ni de faire les devoirs ; ce qui motiva une remarque désagréable du professeur et un sévère rappel au règlement du supérieur.

N'ayant aucune possibilité d'être entendu par la gente professorale, je décidai de faire une fugue brève ; je traversai le boulevard et je me réfugiai à 200 mètres du collège chez une amie de ma famille… Qui avertit l'institution et mes parents, de mon escapade ; ceux-ci me rejoignirent chez l'amie où je reçus une bonne fessée de mon père.

Ayant expliqué mon désir d'entrer en septième et non en huitième car je savais qu'une année perdue supprimait un point pour les concours des grandes écoles, ils consentirent à demander au directeur de les recevoir.

L'entrevue fut longue et pénible et ma mère, suppliante obtint cependant, de la direction un essai d'un trimestre en septième, assorti de deux cours de rattrapage par semaine - l'un en arithmétique et l'autre en analyse grammaticale.

À Noël, en fin du premier trimestre, j'étais dans les cinq premiers de la classe et je continuai dans cette voie jusqu'à la fin de l'année. L'année suivante, admis en sixième et ayant appris que les élèves de cinquième commençaient le grec après Pâques, je demandai à nouveau de sauter une classe pour suivre cette langue morte en cinquième ;

j'aurais ainsi gagné une année et un autre point pour les concours des grandes écoles. (sur la page suivante, voici ma classe et le professeur principal Isidore Baty un jour, il m'avait administré une punition que j'estimais n'avoir pas méritée ; de rage, j'avais écrit sur la porte de sa chambre «ICI DORT BATY» ce qui aggrava mon cas... Les maristes ont accepté ce transfert jusqu'à la fin de l'année scolaire à condition que je quitte l'institution ; ils craignaient la contagion parmi mes camarades. Pour me consoler et m'encourager, Tante de Niederbronn, ma marraine, m'avait offert un petit bronze (cadeau de mariage du Général Persil, oncle de son mari) «L'Enfant à la potiche» d'un sculpteur bien connu de Nancy ; il trôna sur mon bureau comme un fétiche durant 60 ans ; je l'ai offert à Maud il y a quelques années ; j'espère qu'elle l'a gardé en souvenir d'une fugue salutaire de son grand père... Ma mère se décida à m'expédier au collège de jésuites de St-Clément à Metz, parce que son père, médecin, y avait fait ses études avant 1870 avec le Maréchal Foch ! Une sacrée référence ! Mais la pensée de savoir que je suivais ainsi les traces de mon Grand-père me permit d'accepter avec courage, la

décision de mes parents de mettre leur fils aîné dans un internat à 175 kilomètres de leur domicile !!!

SAINT-CLÉMENT ET LES JÉSUITES

L'entrevue avec le préfet, le célèbre Père Bureau fut courte ; il n'accepta pas de me mettre en quatrième ; tout au plus m'avait-il inscrit en cinquième-1, la classe la plus forte, et en deuxième division parmi les pensionnaires de quatrième et de troisième ; je n'étais donc pas avec les petits!!!

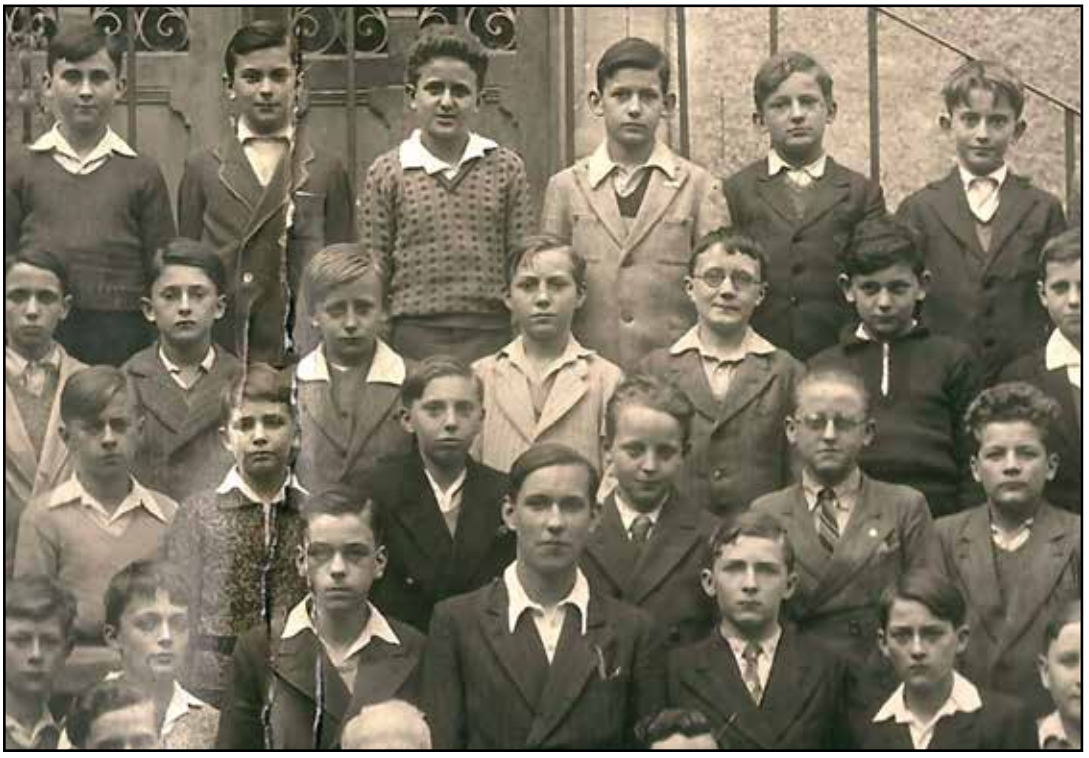
Par ailleurs, il promit à mes parents qu'il canaliserait facilement les turbulences de leur fils, en lui attribuant, dès la rentrée d'octobre une charge, habituellement réservée aux anciens qui connaissaient les coutumes du collège. Leur dénomination était le plus souvent calquée sur les fonctions que donnait Rome aux citoyens méritants : édile, questeur… Ces charges donnaient aux titulaires, certes des responsabilités, mais assorties de quelques avantages : les édiles, par exemple, qui avaient pour tâche d'ouvrir les portes du dortoir et de la salle d'étude circulaient librement, lorsqu'ils étaient en fonction ; ils quittaient l'étude, la récréation, avant les autres, et ne se mettaient jamais en rang par deux avec leurs camarades. C'est ainsi que je fus sacré, dès la rentrée d'octobre, édile, par le Père Merveille, surveillant de la Seconde Division.

Cette charge me valut un surnom, dès la première semaine : la clé du vestiaire et du dortoir s'étant cassée

à l'intérieur de la serrure, un samedi soir, toute la division dut rejoindre l'étude, pour y attendre l'économe, le Père Nicolas, muni de son passe ; celui-ci ne fonctionna pas et je demandai alors au questeur de jeu de m'ouvrir son atelier où étaient rangés ballons, échasses, croquet… Je confectionnai avec un arceau de croquet, un «rossignol», et muni d'une pince et de l'arceau préformé en forme de clé, j'ouvris, après quelques tâtonnements, la fameuse porte donnant accès au dortoir, méritant ainsi, le lendemain de cet exploit, le surnom d'Arsène Lupin.

C'est ainsi que pendant les cinq ans passés dans cette institution, je fus constamment titulaire d'une charge : édile, questeur, lecteur, sans parvenir toutefois à la charge suprême de sonneur. Celle-ci était réservée aux grands, les élèves de philo-math. On détenait par cette charge, le pouvoir exceptionnel, soit de faire rentrer dans les rangs tous les élèves à la minute, à la seconde près, lors des récréations, soit de faire cesser les cours ou les heures d'études… à sa volonté, dans la limite de l'heure prévue. Parfois, le titulaire, imbu de son pouvoir, attendait sur le perron, la main sur la chaîne, qui le reliait à la cloche et n'obtempérait pas toujours au signal que lui donnait le préfet des études ; alors, très solennellement, il ramenait son avant-bras gauche à la hauteur de ses yeux pour vérifier sur sa montre-bracelet l'heure, avant de tirer la chaîne.

Ce scénario, Louis Bertagna, le futur grand psychiatre de Paris et le psychiatre des grands (il fut le médecin de Malraux) l'avait joué à merveille pendant deux ans.



Pendant les deux dernières années, j'étais questeur de vente ; cette charge consistait à ouvrir une petite boutique durant les récréations de 11 et 16 heures pour vendre copies, cahiers, crayons, gommes, encre, et surtout des barres de chocolat pour le goûter de quatre heures!!! Il en existait trois sortes : le chocolat au lait à 50 centimes (cts), celui aux noisettes à 65cts et le meilleur aux raisins-rhum à 75cts. Chaque mois, il fallait faire un inventaire et un contrôle de la caisse ; un jour, le Père Yonc, économe et responsable de ces ventes, trouva dans mes comptes un déficit de 45 francs ; mon acolyte qui me remplaçait, en cas d'absence, pensa que j'avais absorbé du chocolat sans l'avoir payé ; ce qui n'était pas le cas ; l'explication était la suivante : comme je faisais partie de la conférence de St-Vincent de Paul, j'avais en charge une famille composée d'une mère, veuve d'un ivrogne, et de ses deux enfants ; j'allais lui rendre visiter une fois par semaine et lui apportais de quoi améliorer son maigre repas.

Pour ce faire, j'avais posé une tire-lire à coté de la caisse et mendiais quelques pièces à certains de mes camarades dont le montant de l'argent de poche, alloué par leurs parents, était confortable... Ou je récupérai la monnaie, ou ils se payaient trois barres de chocolat mais n'en prenaient que deux ; j'avais donc mal compté et avais récupéré pour cette famille plus que je ne le pouvais. Une grosse partie de mon argent de poche trimestriel servit à combler le déficit, malgré un élan de fraternité charitable de mes camarades les plus aisés. Cet incident me rendit

plus scrupuleux et surtout plus économe !!! c'est en classe de seconde - que l'on appelait les «humanités» - que j'ai cumulé les charges : questeur de vente, lecteur de réfectoire, capitaine de l'équipe de tennis et, en classe, chef de camp des grecs. En troisième, mes camarades m'avaient surnommé BIBULUS, un édile, questeur et co-consul avec César en 62 avant J.C. ; pourquoi? Je ne m'en souviens plus !!

(Ci-dessus, le collège, son cloître et au milieu le puits des quatre Grâces)

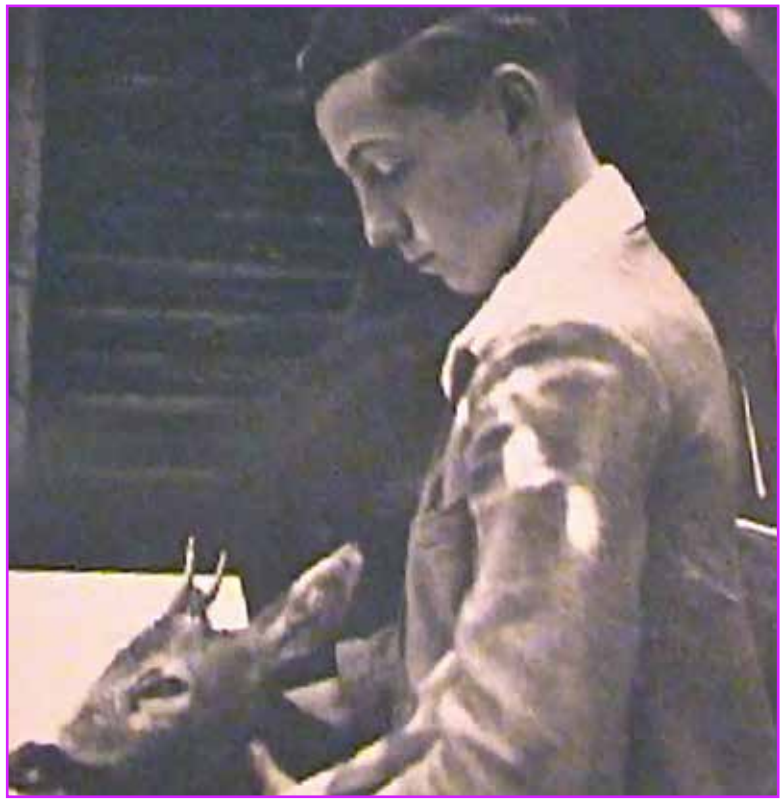
En survolant ma vie, je crois pouvoir dire que les cinq années passées chez les jésuites de 1934 à 1939 furent parmi les plus belles années car j'étais en symbiose avec cet environnement ; les Pères m'avaient fait confiance en me donnant des charges ; leur discipline bien que sévère, me convenait ainsi que leur mode d'enseignement ouvert et éclectique ; ils m'avaient même inscrit au lycée, en accord avec son directeur, pour pouvoir me présenter au concours général de latin, pour lequel le lycée n'avait pas de candidat valable ; je

fus reçu second au concours de 1939[2] ; en revanche, un lycéen était inscrit à St-Clément, pour passer le concours d'éloquence de la DRAC, réservé aux écoles privées. Un tel échange de bons procédés était rare et prouvait la bonne entente entre les deux établissements, privé et public.

Les vacances d'été, nous les passions généralement à Niederbronn ; les autres de Noël et Pâques s'écoulaient sagement à Cernay ; pour moi, elles coïncidaient aussi à mon éducation de chasseur dans la chasse que louait mon père à Wattwiller ; à l'âge de quinze ans, mon tableau était déjà consistant : quelques perdreaux, faisans et lièvres ; en vacances, il m'arrivait souvent de partir dans l'après-midi en vélo à Wattwiller et tirer à l'affût un lièvre pour régaler des invités de dernière heure ; vers 16 ans, je tirai mon premier brocard à balle, à 80 mètres, dans la chasse des Dietrich près de Niederbronn et, l'année suivante, je fis un doublet sur deux sangliers au Vieil Armand.

Ces prémices étaient encourageants pour ce jeune Nemrod ; mais la guerre coupa court à ces exploits cynégétiques ; de retour en 1945, je n'ai plus porté de fusil ; par horreur

2 Grâce à cette phrase de Salluste, subsidiaire et facultative, qui permettait de classer les ex-œquo: «Virgo natura in Hispaniam vineas visum erat». Le piège était le mot «natura», participe futur du verbe «no, nas, nare, navi, natum», i.e. nager, naviguer!



de la guerre ou, plus simplement, par manque d'occasion? Pourtant, mon père m'avait offert pour un anniversaire un très beau fusil de collection, un Lebeau-Couraly, que lui avait donné la femme de son parrain, Mme Meyer-Agripino de Mulhouse. Je le nettoie et je l'huile une fois par an pour le préserver fidèlement en bon état… Pour qui?

En 1935, le dernier trimestre fut interrompu par le décès de mon grand père paternel Remy ; si au cours de sa vie, sa personnalité m'avait moins impressionné que celle de mon grand-père maternel, médecin, ses obsèques immortalisées par un DVD que j'ai pu graver d'après un film retrou-

vé en 2000, en revanche, m'ont laissé un souvenir inoubliable par leur solennité, l'immense cortège, et les nombreux discours au cimetière de Wattwiller ; maire, conseiller général, député du Landtag et ministre de l'agriculture du Land Alsace-Lorraine en 1917. Il avait reçu en novembre 1918, à Thann, le président Raymond Poincaré (photo ci-dessous) et était très connu dans les milieux politiques… Lui aussi avait changé trois fois de nationalité... Mais ceci est une autre histoire…

Ayant subi pendant cinq ans, la discipline des jésuites, je passai en juillet 1940, mon premier bac avec seulement une mention passable, malgré de superbes notes en grec et en latin ; mes parents m'avaient offert à cette occasion, les deux portraits de mes grands-pères, l'un de J. REMY, fait par un célèbre dessinateur alsacien, et l'autre de P. KLEIN par Clément Vautel, un non moins célèbre journaliste qu'il avait rencontré dans

les tranchées pendant la guerre 1914-18 - la fumée de sa pipe dessinait la devise des poilus «ON LES AURA». ces deux portraits furent pour moi, durant ma vie active, de véritables fétiches.

Me souvenant des paroles de mon Grand-Père Remy «Qui néglige son passé construit mal son avenir», et la citation de Confucius «Si tu ne sais pas où tu vas, sache au moins d'où tu viens», je les avais suspendus dans le couloir de notre appartement parisien ; j'y ajoutai, en 1952, le portrait du Pr. Potain et sa fameuse lettre doutant de l'efficacité des rayons X mais pas de leur inoffensivité ; je l'avais reçue des mains d'André Honnorat, fondateur de la Cité universitaire de Paris, au cours d'une visite médicale que je lui faisais en remplacement du Dr. Lacourbe ; ces portraits, je

- 39 -

les entrevoyais, chaque matin, avant mon départ à l'hôpital - ils veillaient sur moi, comme je veillais sur eux ; il m'arrivait parfois de frôler de ma main la tête de Paul Klein, pour le remercier d'avoir suscité ma vocation ; pendant 45 ans, je partais tous les matins, heureux de retrouver ce métier exaltant, mon service, mes élèves, et les malades… Et en fin de semaine, je retrouvais à Neauphle, la bibliothèque, le bureau et l'écritoire en bronze qui avaient appartenu à mon grand-père Klein, médecin... Tous ces objets soutenaient leur mémoire. Je viens de lire l'ouvrage de mon ami, le Pr. Denys Pellerin, intitulé «Vide-grenier». Comme lui, j'éprouve une grande nostalgie à parcourir les vide-grenier des villages de nos vacances... Quand j'aperçois la photo de ce grand-père moustachu, ces albums de famille, ces plumes ou ces petits objets… Comment se peut-il que leurs descendants soient si indifférents qu'ils les abandonnent à des inconnus pour quelques pièces de monnaie? Ces objets, ces photos ont été le témoin de la vie quotidienne de leur possesseur ; une vie d'homme ou de femme, toujours unique, faite d'efforts, d'espoirs, d'amertume, d'échecs, d'amitié, de service, d'amour. Un jour viendra, où ils deviendront gênants, inutiles, incompris, voire encombrants… le temps aura généré l'oubli... J'ose espérer que pour mes souvenirs, cet oubli viendra le plus tardivement possible et que je ne le verrai pas...

Mais revenons à Juin 1940…

Mon père m'envoya pendant la fin du mois de juillet faire un stage de mécanicien dans le garage Kuentz de

Cernay pour m'apprendre les rudiments de dépannage automobile… dont il n'avait personnellement aucune idée ; il n'était pas bricoleur, mais maladroit de nature ; au cours de ce stage, j'avais appris à régler les carburateurs et même à roder les soupapes ; je terminais mon stage mi-août avec une indemnité qui me permit, grâce à une aide de mon père, à acquérir, enfin, mon premier et seul vélo, un Terrot demi-ballon, selle cuir, dérailleur à trois vitesses, lumière et dynamo… Ici, se place une anecdote drôle et cocasse ; pour préparer Math-élem, les jésuites m'avaient conseillé de m'inscrire dans un cours de math à Strasbourg. J'étais logé au FEC (foyer des étudiants catholiques) fondé et dirigé par le frère Médard, institution située non loin du Palais Rohan et du collège Fustel de Coulanges, où se donnaient les cours ; en raison de mon inscription tardive, j'avais abouti dans une chambre (flèche noire), située sous les combles de cette bonne maison typiquement alsacienne, à toit pointu et à pente raide.

Mon père, soucieux du bien-être de son fils, m'avait apporté, lors de mon aménagement, un assortiment complet en demi-bouteilles (appelées

fillettes) des alcools blancs distillés par ses soins, dans sa propriété de Wattwiller.

Or, un soir d'un examen blanc passé avec succès, mon camarade Guillot était venu me voir pour fêter nos bonnes notes ; ayant une course à faire, je lui ai proposé la panoplie d'alcools ; pendant mon absence, il avait goûté à toutes les bouteilles : mirabelle, kirsch, quetsche, sureau et framboise si bien qu'une fois à l'air libre, il s'écroula et j'eus beaucoup de mal à le remonter dans ma chambre pour l'allonger sur le lit ; il cuva son alcool pendant toute la nuit et ne retrouva ses esprits que vers 16 heures le lendemain ; je l'accompagnai chez lui pour lui administrer un café serré et le remettre dans son lit ; de retour, sous mon toit, je constatais que dans son coma éthylique, il s'était oublié et que mon matelas était mouillé de part en part. Pour le faire sécher, je le roulais afin de le faire passer par la petite lucarne qui me servait de fenêtre ; après l'avoir solidement attaché à une des poutres apparentes de mon logis, je retournai voir mon ami et déjeunai avec lui pour constater qu'il avait repris ses esprits, me jurant qu'il ne toucherait plus jamais à une goutte d'alcool !! A ma grande surprise, en revenant chez moi, je constatais que seule la toile rayée du matelas pendait lamentablement au bout de la ficelle, vidée à moitié de son contenu ; étonné, je montai sur une chaise et, ô surprise! à 100 mètres, j'aperçus la laine garnissant un nid de cigogne, supporté par une grande roue de charrette…

Il ne me restait plus qu'à commander un nouveau matelas et à souhaiter une bonne couvée à notre oiseau emblématique de cette terre d'Alsace où il fait si bon vivre et où il est parfois si difficile de vivre!!! Depuis cette date, je n'avais plus entendu parler de mon ami Guillot: mais en 2009, alors que je dînais chez un ami d'Aurillac à qui j'avais dévoilé mes origines alsaciennes, j'eus la surprise de faire la connaissance de ma voisine de table, une grande amie de Robert Guillot dont elle m'annonça le décès récent... dû à une cirrhose du foie !!! Le coma éthylique de ses 20 ans ne l'avait donc pas guéri !!!